

100 ANS DE PCF



UNITÉ COMMUNISTE
ICOR

TABLE DES MATIÈRES

100 ANS DE PCF	p. 3
La naissance	p. 3
Le « classe contre classe »	p. 5
La menace fasciste	p. 6
En guerre.	p. 7
Du Zénith à la pente déclinante.	p. 7
La conversion des intellectuels à la droite.	p. 8
Aujourd'hui	p. 11
Qu'en conclure?	p. 11
Aujourd'hui, que faire?	p. 12
Savoir regarder dans le temps long.	p. 13
BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE:	p. 16

100 ANS DE PCF

Note: Historiquement, le PCF était SFIC entre 1920-1921, PC-SFIC entre 1921-1943, puis PCF à partir de 1943. Dans cet article, nous employons, par commodité, l'appellation PC & PCF pour l'ensemble de la vie du Parti Communiste.

Le PCF a joué un rôle essentiel dans la vie politique française et dans la vie ouvrière dans son ensemble. Si aujourd'hui, il n'apparaît plus que comme une organisation secondaire, comme un vestige du passé, son histoire mérite d'être connue, étudiée, comprise, partagée. Au seuil de son centenaire, si le vénérable parti ne nous livre pas une organisation de combat, il nous livre cependant un autre trésor: celui d'une mine d'expérience. Quoi qu'on puisse penser du PCF, il nous faut regarder celle-ci, la comprendre, en tirer les éléments positifs. Nous lui sommes toutes et tous redevables, d'une manière ou d'une autre.

Dans l'actualité la plus récente, plusieurs élus du PCF ont été pointés du doigt pour des agressions sexuelles. Nous exprimons notre solidarité envers les victimes de celles-ci, et nous honorons la mémoire de Guillaume T., qui a révélé l'affaire dont il avait lui-même été victime. Nous mentionnons ceci, car pour un certain nombre de militants, ces affaires, tout comme celles qui ont concerné le MJCF en 2019, sont révélatrices d'une dégénérescence irrémédiable du PCF. Si elles sont effectivement illustratives de problèmes profonds et graves, elles ne sont nullement l'apanage du PC, ni d'ailleurs des «partis bourgeois». On ne peut rejeter au loin l'histoire du PC, en particulier son déclin et l'ignorer. Il ne faut pas non plus ignorer la part d'ombre qui existe dans nos rangs. La croyance en l'invulnérabilité face à la déviation et face au crime est un danger grave, et qui nous guette tous. Comme l'écrivait Mao: «là où le balais ne passe pas, la poussière s'accumule».

1) LA NAISSANCE

Il n'est pas possible de parler du PCF sans le replacer dans une histoire plus large: celle des luttes sociales en France, et plus particulièrement de la naissance des luttes ouvrières. Les PC sont les héritiers d'une tradition de lutte, la décantation d'une expérience. Ils ne sont pas des coups de génie, mais sont la résultante d'un processus long et complexe. Tout comme le Parti Bolchevique découle de l'expérience des décembristes et des narodnistes, le PC français est l'héritier d'une histoire qui entremêle jacobinisme, conjuration des égaux, révolutions, commune de Paris, conflits entre socialisme utopique et socialisme scientifique.

Cette «histoire profonde» du PC mérite, pour des raisons que nous évoquons à la fin de l'article, toute notre attention. Elle est le procès de création de cette organisation, le processus dans lequel elle est devenu un Parti.

Il faut reconnaître que la construction du PC est d'autant plus complexe que la France ne s'est pas illustrée, à l'époque, par ses penseurs marxistes. Elle a été le berceau des révolutions du XIX^e siècle, mais peine à s'extraire du romantisme révolutionnaire et d'une vision idéaliste de la philosophie politique. Jusque dans les années 1870, les sciences sociales souffrent d'un retard terrible comparativement au voisin d'outre-Rhin. Malgré le fait que la Commune a posé les jalons d'une nouvelle ère révolutionnaire, ses retombées théoriques profitent ailleurs. D'ailleurs, dans l'ensemble de son histoire, peu de théoriciens français sortent du lot. Il est possible cependant de retenir Georges Politzer, Charles Bettelheim ou l'économiste franco-égyptien Samir Amin.

Lors de la grande épreuve de la Première Guerre mondiale, la très grande majorité des organisations françaises et des militants de la SFIO soutiennent la boucherie. Peu sont présents dans la conférence de Zimmerwald, en 1915, qui réunit les pacifistes. La décantation se produit donc après. Alors que c'est le choix de soutenir ou de s'opposer à la guerre qui clive dans un grand nombre de pays, en France, c'est le traumatisme de la boucherie de Verdun.

La naissance de la SFIC est inséparable de l'histoire de la Révolution Russe. Elle polarise le congrès de Tours, en 1920. Au travers des fameux 21 points de l'intégration dans le Komintern, c'est, en dernière instance, la question du soutien à la construction du socialisme en URSS qui est posée. Certains fondateurs du PC, comme Boris Souvarine, sont ainsi des relais des conflits idéologiques internes à l'URSS. Cette lutte reflète les clivages entre les *praktiki* de la Révolution et les intellectuels idéalistes. Leur opposition à la «bolchevisation» du Parti reflète souvent leur hostilité face à la direction que prend l'URSS.

1. Les «praticiens», ce terme est parfois employé pour parler des parties les plus pragmatiques du PC(b)US, notamment la future *kommanda* autour de Staline. Ce sont ces militants, souvent peu optimistes sur les perspectives révolutionnaires en Europe, qui vont l'emporter sur les branches plus promptes à prendre des risques. Avant d'en faire une opposition plate et insipides entre «démocrates» et «bureaucrates», il faut prendre en considération les projets politiques divergents: Dans «Le cours nouveau» Trotski annonce son hostilité face à la mutation du PC(b) révolutionnaire en parti devant «gérer» un pays, mais il prône aussi une politique de pression brutale – y compris par des expédition punitives – sur la paysannerie et sur les ouvriers en misant tout sur l'étranger. La majorité du PC(b) considère que le risque de tout perdre est trop important, et qu'il faut miser sur la construction du socialisme en URSS. Pour l'anecdote, le centre Boris Souvarine est aujourd'hui un des instituts les plus ouvertement anticommunistes.

La SFIC s'intègre dans un programme de révolution mondiale et d'entraide entre révolutionnaires du monde entier. Contrairement à une idée reçue, elle n'est pas totalement équivalente aux intérêts de l'URSS. Il faut d'ailleurs souligner que, dans ses membres fondateurs, nous retrouvons des personnalités de premier plan, tel Ho Chi Minh. Pourtant la question coloniale demeure complexe.

Le PCF, comme la très large majorité des partis communistes de l'époque, est une organisation qui possède un caractère exceptionnel. C'est un parti politique, mais un parti double: il possède des structures légales, visant à l'intégration dans le jeu politique et dans les élections, tout en disposant d'un appareil militaro-politique clandestin, dans le but de prendre le pouvoir par la révolution. L'existence de ces deux têtes ne va pas sans conflits. Elle entraîne aussi une méfiance constante de la part des partis politiques «traditionnels» (au sens de respectant le jeu démocratique).

Il existe un très large consensus de la très grande majorité des partis politiques pour condamner l'Union Soviétique (les radicaux, en France, faisant figure d'exception notable, avec une soviétophilie importante). Les organisations communistes sont traitées alors comme des pestiférées, y compris par la sociale démocratie. La dégradation de la diplomatie et des relations entre partis entraînent des choix de ligne variables, entre le classe contre classe et le front uni.

2) LE «CLASSE CONTRE CLASSE»

Le PCF a suivi avec rigueur la politique de l'Internationale Communiste, en appliquant, en 1928, la ligne du «classe contre classe». La ligne du «classe contre classe» part d'un constat simple: l'anticommunisme des autres organisations politiques est trop fort pour justifier la moindre politique de conciliation. Les sociaux-démocrates, les relais des oppositionnels, notamment les trotskistes ou les anarchistes, sont considérés comme étant des traîtres à la cause. Ils sont jugés avec plus de sévérité que les autres: en effet, ils contestent par leur simple existence le monopole du PC à incarner la révolution ouvrière.

Durant cette période, le PC, apparaît renfermé, sectaire. Il perd une partie de son auditoire, même s'il parvient à constituer des bastions ouvriers et se doter de relais solides. Cette «bolchevisation» du PC est toujours un grand débat: politique gauchiste ou ligne juste? Toujours est-il que, Le PCF possède alors un *soft-power* immense. Il attire largement. Les ouvriers, les ouvrières, la paysannerie, mais aussi l'intelligentsia se tournent vers lui. Des noms illustres s'affichent aux côtés des petites gens. L'URSS, elle aussi, attire,

fascine, intrigue. A partir des années 1930 cependant, le PC se transforme. La montée du fascisme le rend plus prudent, plus méfiant. Le durcissement de la situation en URSS l'atteint également. Il décante aussi progressivement.

L'exclusion de personnages comme Jacques Doriot n'est pas, comme on a pu l'entendre, une conséquence du « stalinisme » du PCF. Doriot, qui a fini SS, incarnait les divergences internes au PCF. Efficace, travailleur, il n'en était pas moins un apôtre d'un renoncement à la révolution prolétarienne. Sa vision du changement de société passait par l'alliance avec les réformistes la collaboration de classe. Doriot ne préfigurait pas le Front Populaire antifasciste. Il préfigurait plus le social-chauvinisme, le renoncement, l'opportunisme. Il n'a pas eu « raison trop tôt ». La ligne radicale « classe contre classe » signifiait aussi, pour lui, la perte possible de son fief de Saint-Denis.

3) LA MENACE FASCISTE

La menace fasciste, incarnée par le 6 février 1934, pousse à ce que les partis anti-fascistes fassent front commun. Le front uni antifasciste donne des résultats contradictoires: en Espagne, sa victoire entraîne un coup d'État militaire, qui se mue en guerre civile impitoyable. En France, la victoire électorale permet des avancées sociales immenses. C'est bien grâce au PCF et à la CGT que les congés payés, que la baisse du temps de travail, que l'amélioration des conditions de travail ont été une réalité. Mais la victoire tactique ne s'est pas muée en victoire stratégique. Là aussi, la bourgeoisie s'est radicalisée. Elle a tourné les yeux, pleine d'envie, vers un modèle politique qui lui permettrait de régler son compte aux empêcheurs d'exploiter en rond. Outre Rhin, le nazisme offre ainsi un modèle: la bourgeoisie préfère largement « Hitler que le Front populaire ». Elle est exaucée. Il est notable que, dans la défaite « totale » de 1940, elle parvient à sauver deux choses: l'Empire et la flotte pour le protégé. L'essentiel est sauf, l'Allemagne peut bien « régénérer la métropole », tant qu'elle ne touche pas -et elle n'y toucha point! - aux immenses richesses coloniales.

Il est difficile de savoir s'il y a eu réellement un « choix de la défaite » ou si le retard technologique et l'incompétence militaire ont eu raison de la France. Il n'est pas exclu que le patronat en réaction aux nationalisations -en particulier du complexe militaro-industriel, ait opéré un véritable sabotage. Il est possible qu'il espère une « régénération » de la France dans la défaite, comme lors de la restauration, un siècle plus tôt. Toujours est il, que, lorsque la guerre est là, la France n'est pas prête.

4) EN GUERRE.

Le pacte germano-soviétique fait partie de ces événements surprenants de l'histoire diplomatique. Son principal effet a été de fournir un prétexte pour la III^e République: elle a interdit le PCF et initié l'arrestation de ses cadres. Elle ouvre des camps pour interner tous les indésirables: Juifs Allemands, Républicains Espagnols – surtout les Basques – et communistes. Les Allemands n'auront qu'à se servir.

Pendant la guerre le PCF s'est retrouvé dans une situation complexe. Il est toujours dans un KO technique consécutif à son interdiction sous la III^e République, et le choc de l'invasion Allemande l'a tout autant frappé que les autres. De plus il n'a pas été particulièrement poussé à l'action par Moscou et l'Internationale. L'URSS ne voulait pas donner de prétexte à une intervention militaire Allemande (cela ne l'a pas empêchée.) Quant à l'IC, elle analyse encore le conflit comme un conflit inter-impérialiste dans lequel la défaite de son propre impérialisme est prioritaire. Cela ne signifie pas que les militants et militantes de cette organisation n'aient pas agi. Certains ont eu, aux yeux de l'histoire, raison en rejoignant la mobilisation militaire. D'autres organisent immédiatement la Résistance. Avant l'entrée en guerre de l'URSS, les communistes ont déjà payé le prix du sang. Un prix que beaucoup essaient de faire oublier, au profit de rumeurs sur sa collaboration.

Durant la Résistance – tout comme dans les camps – le PC gagne en influence. Il parvient même à noyauter les renseignements militaires et l'armée. A tel point que, au moment de la Libération, le gouvernement va devoir créer de nouveaux outils de répression: les CRS. Le PCF parvient aussi à nouer une alliance aussi logique qu'improbable: avec les gaullistes. Les deux sont d'accord sur des points essentiels: il faut liquider le régime de Vichy et éviter que la France ne soit phagocytée par les Alliés. Dans les faits, il est difficile de savoir si cette menace était réelle. Les USA ont eu tendance à se retirer d'Europe après 1945, et le système colonial est resté dans l'ensemble intact.

Toujours est il qu'au moment de la fin de la guerre, le PC est à son Zénith. Mais il amorce aussi son déclin.

5) DU ZÉNITH À LA PENTE DÉCLINANTE.

Le déclin du PCF a été progressif et marqué par de nombreux jalons. Disparition de la notion de dictature du prolétariat en 1976, apparition du discours Marchais sur l'immigration, abandon du marxisme léninisme en 1979, du centralisme démocratique en 1994, puis finalement du socialisme en 1996.

Les mots ne forment pas l'intégralité du contenu. Mais ils y contribuent. Que les termes changent, pourquoi pas, après tout. Nous-même préférons l'emploi du terme Démocratie Populaire à celui de Dictature du Proletariat. Pourtant, l'un comme l'autre recouvrent, dans la définition programmatique que nous lui avons attribué, une réalité globalement similaire.² De même, la présence de «Marxiste-Léniniste» ou de «Maoïsme» ne présume pas d'un contenu du même acabit, et, bien souvent, il se limite à une adhésion de surface, mais non à une mise en pratique des principes mêmes.

Cependant, au-delà de la sémantique, ces changements ont été révélateurs d'une mutation progressive du PCF, avec un changement tout aussi progressif de son contenu de classe, de son contenu idéologique, puis de sa forme organisationnelle.

Après 1945, le PCF a renoncé à tenter un coup de force, alors qu'il était aux portes du pouvoir. Il est possible de débattre quant à savoir si un triomphe aurait été possible, si les conditions étaient réunies, ou si, au contraire, cela n'aurait formé qu'un bain de sang supplémentaire, à l'exemple des situations Grecques ou Indonésiennes. Il ne faut pas, bien sûr, oublier que la répression durant la IVe République a été extrêmement féroce, et que le duo PCF-CGT était l'ennemi à abattre, par tous les moyens. La répression brutale, la création d'organisations hostiles avec le financement de la CIA, mais même le financement de mafias ont été des moyens employés.

Il ne s'agit pas de présumer du résultat, mais de constater les effets: toujours est il que le PCF a choisi un compromis, compromis qui s'est traduit par de grandes victoires sociales, mais par une impasse stratégique. La fenêtre de tir est passée, et elle ne s'est guère renouvelée depuis. S'est elle même renouvelée depuis?

6) LA CONVERSION DES INTELLECTUELS À LA DROITE.

Pour être juste, il nous faut aussi souligner que le PCF s'est battu face à une immense lame de fond anticommuniste. La déstalinisation a nuit à son prestige, c'est un fait. Elle a fait perdre un grand nombre de militants et de militantes de qualité, à l'exemple de Aimé Césaire. Mais ni les «révélations» de Khrouchtchev, ni la publication de «l'Archipel du Goulag» ne sont les raisons fondamentales du passage des élites du philo-soviétisme à l'anticommunisme.

2. Nous détaillons cela davantage dans les sections de notre site internet consacrées à cette question.

Contre le PCF, une véritable union sacrée s'est fondée, unissant très largement de la gauche (avec certaines fractions de l'extrême-gauche) à l'extrême-droite. Cette union sacrée s'est trouvée un projet: soutenir tout ce qui pouvait nuire au PC. Devant le simple programme commun de 1972, une levée de bouclier se fait: on crie à la menace totalitaire. Non seulement le PC commet une erreur stratégique, en nourrissant la «deuxième gauche», réformiste, libérale, sociale-traître, mais il est au cœur des attaques du front uni anticommuniste. Progressivement, Paris passe du centre de la contestation intellectuelle, de la radicalité, au centre de la réaction. Les nouveaux philosophes, souvent des renégats comme Bernard Henry Lévy ou André Glucksmann; les historiens réactionnaires comme François Furet, vont monopoliser le devant la scène et faire de la France, encore aujourd'hui, un des bastions de l'anticommunisme. Ce n'est pas un hasard si le Livre Noir provient de notre pays.

Dans le même temps, le PC, massif, imposant, puissant, est néanmoins dans une situation complexe. Il est le Parti Communiste d'un pays impérialisme en pleine expansion économique, deux raisons qui facilitent le glissement de sa politique et de son électorat vers la droite. Les trente glorieuses et la politique de coexistence pacifique n'ont pas encouragé le PC sur la voie de la radicalité. La crise générale et constante du capitalisme ne s'est pas réalisée selon les termes prévus. Au contraire, dans l'après-guerre, le capitalisme et l'impérialisme se développent – même en dépit des indépendances!

L'obligation du compromis, par peur que le prolétariat ne se tourne vers l'URSS et la Révolution, crée une situation paradoxale. Au niveau international, ces compromis se traduisent par un blocage qui mérite d'être souligné. L'existence de l'URSS oblige la bourgeoisie à renoncer à une partie de ses rentes pour s'assurer la neutralité d'une partie de la population, voire l'adhésion. L'existence de l'URSS – même révisionniste – permet donc une hausse du niveau de vie. Mais cette hausse du niveau de vie anesthésie elle-même la population, ce qui entrave les volontés révolutionnaires. Finalement, comme le note Herbert Marcuse, l'existence de l'URSS rend impossible le succès de l'URSS.

Pour une partie du prolétariat métropolitain, les possibilités d'accroissement du niveau de vie ont eu tendance à rendre moins désirable un changement révolutionnaire, jugé risqué. La composition sociale de la France change aussi: une partie des secteurs primaires et secondaires sont transférés dans d'autres régions de la sphère économique française: les néo-colonies. Il en résulte le développement d'une classe moyenne, constituée d'une aristocratie ouvrière et d'une petite bourgeoisie commerçante ou intellectuelle.

Le développement du crédit bancaire, de l'endettement, ainsi que la croyance dans l'ascenseur social, on l'a aussi joué en défaveur des éléments les plus à gauche du PCF. La thèse d'une transition douce prend une ampleur toujours plus grande, tandis que tombent dans l'oubli les «tendances à la paupérisation relative et absolue»³, tendances que nous observons pleinement ici.

Durant la guerre d'Algérie, si ses militants et ses militantes ont été exemplaires, le PC lui-même n'a pas brillé particulièrement. D'une part du fait d'un certain social-chauvinisme, avec la croyance que «l'indépendance algérienne ferait le jeu de l'impérialisme US»⁴, et une tendance à analyser la France comme étant un Etat dominé, et non une puissance impérialiste. De plus, la politique de coexistence pacifique de N. Khorouchchev, se résume en réalité à une politique de sphères d'influences bien délimitées. En déclarant que la Guerre d'Algérie risque de déboucher sur une guerre mondiale, et qu'il faut donc l'entraver, le PCF fait un choix funeste.

Il reste aussi hermétique aux évolutions des mœurs et de la société. Les transformations des mentalités, notamment à la suite de mai 1968, sont accueillantes avec méfiance et avec réticence. De ces transformations, certains ne retiennent que les excès et les abus, et non pas l'essentiel. En les considérant comme des dégénérescences liées à un capitalisme pourrissant, une partie des membres du PC s'isolent de la jeunesse.⁵ Perdant le caractère révolutionnaire, le PCF est devenu un lieu d'une contre-culture qui s'est étiolée progressivement. Une contre-culture ouvrière-ouvriériste qui se marie mal avec les transferts importants de prolétariat. Le fait de s'orienter vers un contenu de plus en plus économiste entraîne aussi des prises de position qui prennent un sens réactionnaire: défendre le «produire français», lutter contre l'immigration... alors que celle-ci ne correspond, *in fine*, qu'à des mouvements internes au sein d'un espace économique unifié: la sphère économique française.

En dernière instance, le PCF, lui aussi, s'est intégré progressivement dans la société capitaliste. Sa composition sociale a changé. La place de l'aristocratie ouvrière dans les recrutements est devenue croissante. Il en suit, presque mécaniquement, une droitisation. La participation au jeu démocratique de la bourgeoisie passe de tactique à stratégique. Il faut défendre et accroître les

3. Une tendance au fait que les pauvres soient à la fois de plus en plus pauvres, tant par rapport aux bourgeois (écart de richesse), mais aussi dans l'absolu (fins de mois difficiles, endettement, chômage, travail partiel...).

4. Ce qui est, en soi, un argument constant des révisionnistes

5. Nous détaillons sur cette question dans notre article intitulé «Mai 1968 est il responsable de Matzneff», disponible sur notre site.

bastions rouges. Ce glissement inféode le PCF à ses élus et aux possession territoriales qui permettent de faire vivre le Parti. Outil, le Parti devient une fin en soi. Pour le faire vivre, il faut des moyens financiers, pour les obtenir, il faut donc des élus, pour avoir des élus, il faut une politique électoraliste. La suppression du centralisme démocratique est d'ailleurs défendue ainsi: la fidélité de l'élu communiste va à ses électeurs et aux engagements pris, plus qu'à la ligne du parti.

Ce renversement des rapports d'autorité incarne un facteur primordial dans le déclin du PCF. Avec la Chute de l'URSS, il perd même un point d'appui: un modèle de succès. Cette défaite en fait désormais un croupion du PS, voué à jouer les seconds rôles, puis les figurants.

7) AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, il peine à pouvoir se dégager de cette situation. L'opposition interne existe, mais elle se heurte à un problème fondamental: la structure en tant que telle est devenue un frein à la rénovation du PCF. Un cercle vicieux s'est installé: quand le PCF perd, les «politiques» ont une plus grande voix au chapitre, ce qui fait que le PCF prend de meilleures positions, ce qui renforce l'emprise des élus, ce qui place en minorité l'opposition politique, ce qui réduit les scores... et le cycle recommence sans cesse, alors que la machine s'affaiblit graduellement. La véritable solution serait une déchirante remise en question de rapport du PCF à ses bastions, à ses élus, à ce qui en fait un Parti établi et intégré. Un parti dans lequel les conceptions comme l'eurocommunisme ont fait leur nid.

En somme, il lui faudrait traverser un terrible désert pour renaître à nouveau, plus grand et plus fort. Mais cette Anabase⁶ est difficile à avaler pour tout militant ou toute militante. Elle reviendrait à jouer la carte liquidatrice... une carte bien amère.

8) QU'EN CONCLURE?

Pour formuler une analyse rapide de la trajectoire du PCF celle-ci est un drame en trois actes, à l'image des tragédies grecques. Après l'acte de la construction, des expérimentations politiques, des tentatives de s'imposer comme une force politique, est venu l'acte de la guerre. Bref, brutal, mais

6. Wikipédia définit l'Anabase ainsi: «Le terme "anabase" désigne une longue expédition militaire en référence à l'Anabase de Xénophon, employé dans le sens "ascension dans le haut pays" ou "expédition de la mer vers l'intérieur montagneux d'un pays". Nous l'employons ici comme une «traversée du désert», à l'exemple de la Longue Marche en Chine, laquelle a transformé la nature du PCC, en faisant le Parti qui a conduit à la victoire.

marquant. Couvrant le PC des lauriers de la gloire. Mais il s'ensuit un troisième acte, celui de l'intégration dans la démocratie bourgeoise, du remplacement de la figure du militant par celle de l'élu, de l'institutionnalisation du Parti. Un parti qui, dès lors, n'as plus eu de cesse que de s'étioler, de se faner.

Nous avons écrit, dans notre ouvrage *En finir avec le mythe du PCF*⁷ que ce qui fait la force du PC, aujourd'hui encore, c'est son passé, plus, bien plus, que son avenir. Mais ce passé, ces ors, à qui appartiennent-ils réellement ? Sont-ils un crédit mort, lié organiquement à un Parti qui ne les fait plus vivre ? Sont-ils au contraire un héritage vivant, réel, que chaque militant et militante, chaque groupe, chaque organisation qui se revendique de la révolution prolétarienne mondiale, peut revendiquer comme sien ?

Nous affirmons que, sans en revendiquer nullement l'exclusivité, nous portons une partie de cet héritage. La mosaïque de groupes communistes qui existent aujourd'hui sont tous, même à leur corps défendant, des héritiers d'une histoire, d'une expérience.

9) AUJOURD'HUI, QUE FAIRE ?

Nous sommes toutes et tous les orphelins du PCF.

Nous pensons que la question de l'organisation politique, du Parti, est une question vitale, centrale, que chaque communiste doit avoir à l'esprit.

Le PCF est de plus en plus concurrencé, notamment par des mouvements plus libres de leurs actes, tels que LFI. Il peine aujourd'hui à se démarquer et à justifier son existence, en dépit des qualités individuelles de ses membres. Dans le paysage politique français, il est transparent, translucide, et ne parvient pas à se trouver une place. Il y a d'une part une certaine forme de censure par omission, les médias ne l'invitant pas, mais il y a également une incapacité à pouvoir générer un engouement. Replié sur lui

La lutte de ligne que le PCF a connu se retrouve aussi, à l'échelle microscopique, dans l'hostilité entre les sectes qui prétendent chacune avoir découvert la vérité ultime, et qui considèrent toute déviation vis-à-vis de celle-ci comme une hérésie qu'il faut éliminer par tous les moyens. Qui refusent d'acter l'existence d'autres organisations politiques proches, en faisant des non-êtres, des non-organisation, des non-acteurs de la construction du parti.

7. Écrit en 2016, nous n'en disposons plus que d'exemplaires numérisés. Il sera réédité après correction de certaines erreurs factuelles sur l'histoire du PCF.

Ce sectarisme féodal, ces seigneuries, occupent le même rôle que les bureaucraties stériles: elles forment des fiefs qu'il faut défendre, même au prix de l'objectif final. Chacun, conscient des efforts immenses consentis pour se recréer un corpus théorique, idéologique, une physionomie politique, ne veut les diluer, les perdre, dans un rapprochement, une fusion.

Lénine avait fait sien l'adage de Napoléon «on s'engage...et on voit». Cette volonté d'être en avant, de chercher l'opportunité tactique, de prendre des risques, de prendre des initiatives. Lénine l'a employé avec maestria dans la conduite de la politique d'unité. Les fragments de parti qui existent sont tout autant des forces que des faiblesses. Elles sont des forces dans le sens où elles ont donné une approche originale, novatrice, dépoussiérée de nombreuses questions. Hostiles les unes aux autres, elles entretiennent donc une émulation involontaire, dans laquelle chacun doit rivaliser avec les autres pour proposer un contenu d'une meilleure qualité que celui des autres. Pour avoir une meilleure communication, pour être plus inventif ou attractif.

Mais les réponses complètes, finales, aux questions qui se posent (la synthèse de l'expérience du mouvement ouvrier, la synthèse de l'expérience révolutionnaire, une compréhension profonde de la théorie) ne peuvent être réalisées dans le féodalisme sectaire. La route vers le Parti, la route vers la fin de notre situation d'orphelins, ne peut être défrichée qu'au travers d'un bond qualitatif. Et ce bond qualitatif demande une accumulation quantitative.

10) SAVOIR REGARDER DANS LE TEMPS LONG.

Une erreur terrible serait de prendre l'histoire du triptyque SFIC – PC – PCF comme quelque chose d'isolé, de solitaire. De croire que le PCF s'est auto-suscité, s'est auto-invoqué, et qu'il n'est pas né d'un long processus d'agrégation, de décantation, de fusions et de clivages.

Comprenons-nous: dans la France actuelle, il existe une kyrielle d'organisations communistes se revendiquant, sous des approches diverses et parfois contradictoires, de cet immense héritage communiste. Mais beaucoup – et c'est un travers bien naturel – se figurent qu'elle pourront, dans un développement graduel, dans une accumulation uniquement quantitative, prendre la place, occuper la fonction, qu'un PC a pu occuper pendant de longues décennies.

C'est oublier que les racines du PCF étaient présentes longtemps avant que les premiers fruits ne puissent être cueillis. Il a fallu, au cours de l'ensemble du XIX^e siècle, opérer un long, un très long processus d'agrégation des différents groupes, des différentes sectes, des mini-partis. Ces agrégations n'ont

pas été opérées de gaîté de cœur, et ont donné lieu à des conflits de fiefs, de chefferies, de clans. Il a fallu un cadre immense, celui de la première puis de la deuxième internationale, pour permettre de pouvoir créer un espace général de décantation idéologique, un espace d'unification, qui puisse permettre que le débat prolétarien, que le débat idéologique réel, dépasse le simple cadre de l'invective, du défi, parfois de l'insulte. C'est aussi l'autorité de la III^e internationale, autorité conférée par la réussite de la révolution Russe, qui placé les chefferies devant des choix: s'unifier et avancer, ou être des renégats.

Nous ne faisons pas exception à ces critiques, nous mêmes, sommes – bien involontairement! traversés par ces tendances, par cette terrible pesanteur. Nous essayons de trouver des moyens de compenser, d'élargir notre horizon: travail unitaire, processus de construction commune avec l'UPML, intégration dans l'ICOR... Aucun de ces moyens n'est en soit suffisant. Mais ils contribuent à maintenir un *memento mori* dans notre organisation: nous n'oublions pas qu'elle est destinée à disparaître au profit de quelque chose de plus grand, de plus efficace, de plus approchant de notre but. Nous ne sommes pas le Parti, nous ne sommes pas l'embryon du Parti, nous sommes à-peine, des cellules-souche, travaillant à devenir quelque chose de nouveau.

Ce sont des moyens de prendre conscience du fait que nous ne sommes pas une île, mais bien que nous nous incluons dans un processus qui nous dépasse, dont les objectifs sont plus importants que l'existence de nos sectes respectives.

Apprendre du PCF, c'est savoir regarder la réalité en face. Savoir regarder les succès, les défaillances, les échecs. C'est aussi savoir conserver ce qu'il y a de juste, en tirer l'essentiel, pour en faire la synthèse la plus actuelle. Ce n'est pas importer la ligne de 1947 en 2021, en voyant la France brisée, menacée de domination. C'est comprendre le monde actuel avec l'expérience d'hier.

*Le PCF a eu son histoire, il a été ce qu'il a été, ni plus ni moins.
Mais ce que sera son héritage ne dépend que de nous!*

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE:

- Christofferson M. S., & Olivera P. (2014), *Les intellectuels contre la gauche: L'idéologie antitotalitaire en France, (1968 - 1981)*, Agone.
- Cœuré, S. (1999), *La grande lueur à l'Est: Les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Seuil.
- Furet F. (1995), *Le passé d'une illusion: Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, France loisirs.
- Hobsbawm E. J. (2003), *L'âge des extrêmes: Le court vingtième siècle: 1914-1991*, Ed. Complexe.
- Hourmant F. (2015), «La dénonciation de L'Archipel du Goulag», *Le désenchantement des clercs: Figures de l'intellectuel dans l'après-Mai 68* (p. 57-91). Presses universitaires de Rennes.
- Lacroix-Riz A. (2012), *L'histoire contemporaine toujours sous influence*, Le Temps des cerises, Éditions Delga.
- Marcuse H. (1971), *Le Marxisme soviétique*, Gallimard.
- Pinto D. (1985), *De l'antiaméricanisme à l'américanophilie*, Commentaire, n° 18, (p. 874-879).
- Traverso E. (2012), *L'histoire comme champ de bataille: Interpréter les violences du XX^e siècle*, Ed. La Découverte.
- PCC (1963), *D'où proviennent les divergences? Réponse à Maurice Thorez et d'autres camarades* (1963), lesmaterialistes.com.

Le PCF a joué un rôle essentiel dans la vie politique française et dans la vie ouvrière dans son ensemble.

Si aujourd'hui, il n'apparaît plus que comme une organisation secondaire, comme un vestige du passé, son histoire mérite d'être connue, étudiée, comprise, partagée. Au seuil de son centenaire, si le vénérable parti ne nous livre pas une organisation de combat, il nous livre cependant un autre trésor : celui d'une mine d'expérience. Quoi qu'on puisse penser du PCF, il nous faut regarder celle-ci, la comprendre, en tirer les éléments positifs. Nous lui sommes toutes et tous redevables, d'une manière ou d'une autre.

Dans l'actualité la plus récente, plusieurs élus du PCF ont été pointés du doigt pour des agressions sexuelles. Nous exprimons notre solidarité envers les victimes de celles-ci, et nous honorons la mémoire de Guillaume T., qui a révélé l'affaire dont il avait lui-même été victime. Nous mentionnons ceci, car pour un certain nombre de militants, ces affaires, tout comme celles qui ont concerné le MJCF en 2019, sont révélatrices d'une dégénérescence irrémédiable du PCF. Si elles sont effectivement illustratives de problèmes profonds et graves, elles ne sont nullement l'apanage du PC, ni d'ailleurs des « partis bourgeois ». On ne peut rejeter au loin l'histoire du PC, en particulier son déclin et l'ignorer. Il ne faut pas non plus ignorer la part d'ombre qui existe dans nos rangs. La croyance en l'invulnérabilité face à la déviation et face au crime est un danger grave, et qui nous guette tous. Comme l'écrivait Mao : là où le balais ne passe pas, la poussière s'accumule.

Édité en Février 2021 par l'Unité Communiste
Pour plus d'informations : Unitecommuniste.fr